

Entretien avec Alain Soral

« Cette société va finir en société de la haine »

Alain Soral « *boxe, boxe* », comme chantait Nougaro. C'est pour ça qu'on l'aime et le déteste autant. De Marx à Le Pen et de Le Pen à Dieudonné, voilà un itinéraire qui a de quoi surprendre. C'est pourtant celui, classique, de la gauche réactionnaire. Elle se retrouve dans les positions de la droite révolutionnaire. Contre les libéraux-libertaires.

Le Choc du mois : Bernanos disait qu'on reconnaît une civilisation au type d'homme qu'elle a formé. Quel type d'homme une société comme la nôtre a-t-elle formé ?

Alain Soral : Elle a formé l'employé de bureau salarié en petit costume cravate, à tendance homosexuelle, qui cherche son plaisir (c'est le mot-clé), dominé par ses pulsions et qui, en dernière instance, se prosterne devant les riches et les sionistes, car pour lui, ça représente tout ce qui le fascine parce que ça lui est interdit : la domination éhontée.

Le bobo ?

C'est la même chose. Le bobo, c'est quoi ? L'un de ces salariés de la Nouvelle classe au service du système libéral-libertaire : l'idéologie du désir mise au service du Marché. Un jeune arrogant aux cheveux longs, mais qui terminera employé de bureau pulsionnel, dépressif, un peu chauve et vaguement obèse. C'est une affaire de temps, dix ans tout au plus. Comme le loup de banlieue qui s'identifie à Scarface à quinze ans. Dix ans plus tard, vous le retrouvez gardien de parking, cassé par deux ou trois aller-retour en prison.

Ce qu'on aimerait comprendre, c'est comment a bien pu se produire cette greffe du libéral et du libertaire ?

Le premier à avoir théorisé le libéralisme libertaire est Michel Clouscard, un marxiste dissident. Les libéraux-libertaires ont compris qu'il fallait mettre au service du Marché l'idéologie du désir, celle dont les marcusiens avaient cru que c'était une force révolutionnaire. Il y a donc eu un double travail de destruction, d'une part à l'encontre du progressisme authentique fondé sur la conscience du primat du travail, de

la production. D'autre part à l'encontre de la culture réactionnaire qui assumait l'exploitation. Le propre de l'idéologie libertaire, c'est d'escamoter le rôle du travail et le travailleur. Couper le lien causal entre la production et la consommation, qui fonde toute morale.

Ce qui a rendu possible ce monde-là, c'est le passage d'un monde industriel à un monde postindustriel...

On en revient à l'extension du tertiaire et à la prolifération des métiers qui ne sont plus directement productifs. Par suite de la mondialisation et des délocalisations, on a aussi moins vu d'ouvriers, de paysans sur le sol national... Cette idéologie libérale libertaire a détruit le sérieux classique qui entourait le travail, dans lequel j'inclus aussi le sérieux bourgeois de l'entrepreneur, parce que derrière la violence sociale de la bourgeoisie, on ne niait pas le travail, ni le travailleur, on le tenait seulement en cage comme un animal dangereux.

C'est le grand bourgeois du XIX^e siècle.

On dira ce qu'on voudra de lui, mais enfin...

C'était un entrepreneur, pas un spéculateur financier, donc aussi un travailleur – ce qui a été nié par le « *luttisme des classes* » –, et cet autre travailleur ne contestait pas l'existence du travailleur prolétaire. Il voulait le dominer, le contrôler de crainte qu'il ne renverse l'ordre social. Le travail était alors au cœur du monde bourgeois. Aujourd'hui, c'est tout l'inverse. L'idéologie libérale-libertaire aidant, il y a eu une double négation, celle de l'entrepreneur créateur de richesses et d'emplois, marginalisé au profit du parasitisme pur de la finance, et celle du travailleur, nié au profit du communiquant. L'idéologie du désir a chassé de la représentation du monde la problématique du travail, comme si on pouvait jouir de choses qui ne seraient pas produites. En réalité, on jouit toujours de l'autre à travers son travail, Lacan l'a très bien dit. Une telle idéologie, destructrice du lien et du sens, a abouti à la destruction du logos occidental, pour en arriver à ce monde insensé et devenu incompréhensible à ses propres clercs.

Il n'est pensable par personne...

Il n'est pas plus pensé que viable. Nous avons perdu le contrôle. Les clercs ne produisent plus ni analyse, ni critique. Prenez un Bernanos. Il était au carrefour de la conscience

Je pense simplement que le monde actuel est bien plus déchu encore, ce qui ne veut pas dire que je veux revenir à l'ancien

douloureuse catholique et bourgeoise: comment être chrétien et bourgeois? Le tourment de Mauriac ou de Bernanos n'a plus aucun sens aujourd'hui pour les jeunes. Ils ne comprennent pas pourquoi et par quoi ces hommes pouvaient être tourmentés.

On les prend désormais pour des névropathes. L'éthique est réduite à une question clinique...

N'avez-vous pas la nostalgie de l'éthique puritaine du travail chère à Max Weber?

Je ne suis pas protestant. Je n'éprouve pas de nostalgie pour ce monde. Je pense simplement que le monde actuel est bien plus déchu encore, ce qui ne veut pas dire que je veux revenir à l'ancien. Je ne crois pas au possible retour en arrière. L'histoire ne s'arrête pas. Pour autant, je pense que progressistes et réactionnaires ont raison contre les libéraux (à ne pas confondre avec les progressistes). Je rejoins en cela l'analyse de Claude Karnouh. S'il y a bien eu un point commun entre le monde chrétien d'hier et la tentative communiste, c'est le refus du libéralisme. L'un lui est antérieur, l'autre postérieur. Mais il fallait de part et d'autre échapper à la dictature de l'argent et de la marchandise. Le monde communiste reste à mon sens profondément chrétien. Il essayait d'échapper à la logique implacable du profit et à cette ignoble théorie de la main invisible où les égoïsmes individuels travaillent, soi-disant, à l'intérêt collectif! La solution à mes yeux consisterait à réconcilier progressistes et réactionnaires contre les libéraux. Ce qui ne semblera étrange qu'à ceux qui se font de l'Histoire une représentation binaire.

La démocratie libérale a remplacé Dieu par la banque, pour aboutir à ce narcissisme pulsionnel, névrotique, pervers, qui menace de s'écrouler sur nous

Peut-on dire du narcissisme qu'il n'est jamais que l'aboutissement du projet libéral, à savoir cette main invisible qui guiderait providentiellement les intérêts tout autant que les ego... L'aboutissement du processus de démocratisation: tous rois?

De démocratisation, si on veut, mais pas au sens grec. La démocratie n'a pas été inventée en 1789. La démocratie grecque – l'éthique par excellence – se situe à des années-lumière de la démocratie libérale, qui a remplacé Dieu par la banque, pour aboutir à ce narcissisme pulsionnel, névrotique, pervers, qui menace de s'écrouler sur nous. Le problème, c'est une fois que ce monde se sera écroulé sous le poids de ses contradictions, comment ensuite relever l'Homme?

A propos d'écroulement, vous aviez sous-titré votre Abécédaire de la bêtise ambiante: « Jusqu'où va-t-on descendre? » On n'aurait donc pas fini de descendre?

On arrive quand même assez près du fond! Une crise économique majeure, des tensions internationales, une dislocation du lien collectif... Autant de facteurs qui concourent au chaos. Avec la fin du « nous », c'est le vivre ensemble qui est attaqué de toutes parts: chez les enfants, avec la délinquance dès l'école. Au niveau de la solidarité collective avec le

triomphe de l'individualisme, au niveau géopolitique avec la troisième guerre mondiale qui se profile... Sans oublier la haine entre les sexes et entre les générations, avec le féminisme, le jeunisme...

Cette société, à laquelle Kant promettait la paix perpétuelle, va finir en une société de la haine. Relisez Marx, il disait que le libéralisme amène fatalement à la guerre de tous contre tous. Le libéralisme parfaitement accompli, c'est la guerre civile généralisée.

Peut-on faire une lecture marxiste du narcissisme? A savoir que c'est le produit d'une classe dominante et qu'en tant que tel, il ne fait que traduire un rapport de classe?

Non seulement on peut le faire, mais Clouscard l'a fait, Henri Lefebvre aussi, Lucien Sève... Le moi-je, l'arrogance du moi-je, traduit d'abord, avant de se massifier, une position de classe. Une arrogance de classe fondée sur le mépris du producteur.

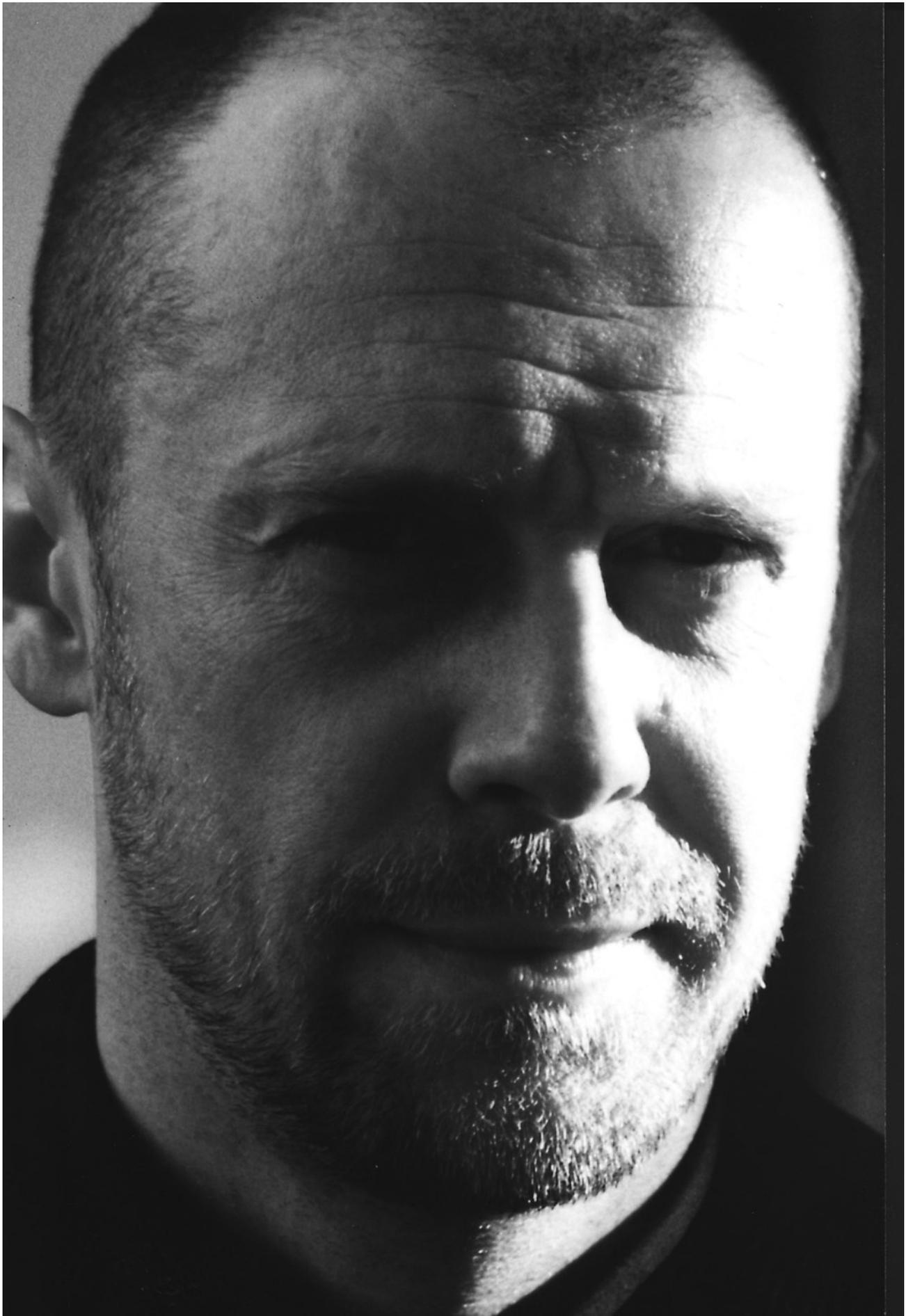
J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire à propos du libéral-libertaire à la Cohn-Bendit, lequel n'est rien d'autre qu'un bourgeois méprisant la morale traditionnelle de sa classe sociale: plus aucun devoir en termes de production, mais tous les droits en matière de consommation. C'est la position objective des libertaires de 68. Tous enfants de la bourgeoisie, aspirant à jouir de ce que leurs parents avaient accumulé dans l'effort de l'après-guerre. Le fils à papa qui flambe les économies paternelles, qu'est-ce d'autre qu'un privilège de classe qui se prend pour de la liberté?

Ils veulent bien de l'héritage, mais pas du passif?

C'est l'éternelle dialectique du père et du fils dans la bourgeoisie. Le père accumule de la richesse, sans en jouir. Le fils à papa, qui, lui, veut jouir, s'avère incapable de faire perdurer l'entreprise et la coule. C'est l'épopée Félix Potin. Telle est la morale immanente de l'histoire de la bourgeoisie: en trois générations, tout le capital est bouffé. Toute l'histoire du roman bourgeois est là, avec de temps en temps un artiste, à qui l'on pardonne.

Ainsi de Baudelaire, rentier dépressif qui convertit sa rente en génie poétique. Le même, moins le génie poétique, donne Beigbeder, un parasite. On peut faire une généalogie de l'écroulement de la figure du cadet de la bourgeoisie. On a Baudelaire au stade génial, Boris Vian au stade intermédiaire et Beigbeder au stade nul. Même récapitulation avec Houellebecq, qui est rapidement passé de la critique du libéralisme à l'apologie du libertaire. De la sorte, il a pu séduire les lectrices de *Elle*, vendre des millions d'exemplaires. Moyennant quoi, il a rétrogradé de la figure de clerc, c'est-à-dire de conscience douloureuse de la bourgeoisie, à celle d'animateur du processus de consommation. Clouscard a théorisé tout cela dès les années soixante-dix.

Un des malheurs de notre époque, c'est la disparition des médiations, le père, le parti, la nation...



Il y a dans l'individualisme pulsionnel un déni et une destruction hystérique de toutes les médiations. La prétention d'être ex nihilo. Moi-je. Ce qui revient à n'aboyer plus que des slogans, comme dans la pub, à ne plus recourir au raisonnement. Littéralement, c'est se couper du sens. Ne pas comprendre que s'inscrire dans le réel, c'est établir des médiations, autrement dit : des liens causaux. Avec au-dessus l'idée hégélienne que le vrai, c'est le tout...

Cela dénote un enfermement autistique...

C'est surtout un monde qui ne peut pas fonctionner longtemps. Comme un moteur dont on séparerait les pièces, sous prétexte de ne pas les user ! Dès lors que l'on ne comprend plus la complémentarité des pièces d'un tout, une société, comme un moteur, ne peut plus fonctionner. Ainsi de l'individualisme... et de la logique libérale poussée à bout. Ça donne au final un consommateur enfermé dans sa bulle jusqu'à l'asphyxie, l'éclatement...

Après moi le déluge...

Cela ne fait aucun doute, du moins pour le monde occidental. Mais n'oublions pas les Chinois ! Ils ne sont pas au stade narcissique où nous en sommes. Le monde est en train de basculer géographiquement. Céline le disait déjà en 1950... Pour la première fois depuis 2500 ans, les Occidentaux ne détiennent plus la clef de l'avenir du monde. Les contradictions libérales sont devenues mortifères et nous n'avons plus, ni la capacité critique et morale, ni l'énergie pour les surmonter. Nous sommes en train de crever de notre faiblesse, comme un fumeur qui accepte de se laisser mourir du cancer, parce qu'il sait n'avoir plus la force en lui de lutter contre son addiction. Au mieux, nous revendiquons l'esthétique de notre déchéance.

Et les femmes, l'une de vos spécialités ? Vont-elles survivre aux hommes ?

Il est évident que les femmes sont au cœur de l'instrumentalisation libérale. Je le théorise en tant que penseur, mais les libéraux le constatent en tant que marchands : les femmes sont le meilleur agent du libéralisme, moins polarisées sur la solidarité de classe, plus psychologisantes... Elles se sentent plus à l'aise dans ce monde de la marchandise intégrale, du désir, des pulsions... Le système l'a très bien compris, qui leur a octroyé la parité... *Vers la féminisation* est l'une des clefs de compréhension de notre monde. Le monde libéral se survit, malgré ses contradictions suicidaires, en liquidant l'homme au sens classique et grec du terme, l'homme conscient, en s'appuyant sur l'adolescent, la jeune fille, qui est sans doute la figure la plus aboutie de la décrépitude libérale. C'est le règne de la jeune fille bourgeoise de gauche qui trône aujourd'hui à tous les postes dans les médias, de la mannequin à l'intervieweuse politique. Quelle ironie ! C'est à elle, qui, par tout son être, est la plus inapte à comprendre le monde, qu'on confie le soin de l'analyse et du commentaire journalistique ! Ce calcul pervers, fomenté par des hommes,

est aussi ce sommet de la misogynie sur lequel toutes les féministes se pâment !

Il faudrait peut-être ajouter un chapitre de plus à votre livre, que vous pourriez appeler *Vers l'infantilisation* ?

Oui mais le bébé n'est qu'un consommateur. Et il lui faut, pour consommer, l'incitation d'un animateur. Animateur qui doit maîtriser les rudiments de la séduction. Notre monde serait plutôt celui du maternage. Celui d'une jeune maman séduisante qui s'adresserait à des bébés. Avec au-dessus, caché, le père... Le mâle dominant de l'Oligarchie. Ces vieux hommes riches, durs et stratèges, constituant la surclasse dont parle Attali, et qui s'incarne totalement dans le sionisme actuel. Un petit groupe s'estimant au-dessus des autres et qui revendique, pour lui-même, tout ce qu'il interdit aux autres : la virilité, la violence, la domination, au nom de la pureté raciale !

Au fond, si l'on devait incarner le libéral libertaire, ce serait une sorte d'union entre Cohn-Bendit et Attali...

Celui qui psalmodie le catéchisme pour bercer les gentils, et celui qui pond le discours de contrôle et de domination. Car l'idéologie nomade n'échappe pas non plus à sa lecture de classes. Pour les classes dominées, la sous-classe, le nomadisme consiste à être à la totale disposition du Capital, dans le temps et dans l'espace (le travailleur d'hier n'était corvéable que dans le temps). Pour la classe dominante, l'hyper-classe, c'est la liberté du détenteur du Capital financier mondialisé d'être chez lui partout et d'ordonner à tous, puisqu'il a les moyens de tout acheter. Le nomade du haut, c'est BHL, le rentier parasite qui a des pied-à-terre partout : à Paris, à New York, à Marrakech, à Tel-Aviv... Le nomade du bas, c'est le CDD, noir ou blanc, à qui Attali explique qu'il a désormais le choix entre la délocalisation de son entreprise et le chômage, ou d'aller travailler en Roumanie aux conditions salariales d'un Roumain, le tout bien sûr dans le seul but de préserver le niveau de rente de BHL...

**Le règne
de la jeune fille
bourgeoise de
gauche qui trône
aujourd'hui
à tous les postes
dans les médias**

Comment coexistent selon vous ces deux tendances, en apparence contradictoires, du monde contemporain : le communautarisme et le narcissisme ?

Elles ne sont pas contradictoires. Le « nous » communautaire n'étant plus l'acceptation de l'autre propre au « nous » universaliste, mais l'addition fermée de « je » identiques : un narcissisme collectif. Dès lors que le narcissisme est le moteur social, le collectif ne peut être qu'un « je » étendu, c'est-à-dire des communautés narcissiques, fermées et rivales de Juifs, de musulmans, de gays... etc ! Ce narcissisme collectif emprunte beaucoup au mécanisme d'abêtissement de la mode, où chacun s'habille comme l'autre, et comme l'exige de lui le Marché, pour affirmer sa différence ! Et j'ajouterai en conclusion que ce n'est pas un hasard si la bêtise de la mode séduit en premier lieu les femmes et les jeunes ! ■

**Propos recueillis
par François Bousquet**